

Recherches sociographiques



Lionel ALLARD, *Souvenirs et rappels historiques*

Denise Lemieux

Volume 35, numéro 2, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056887ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056887ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux, D. (1994). Compte rendu de [Lionel ALLARD, *Souvenirs et rappels historiques*]. *Recherches sociographiques*, 35(2), 323–324.

<https://doi.org/10.7202/056887ar>

Lionel ALLARD, *Souvenirs et rappels historiques*, Québec, Septentrion, 1992, 223 p.

La popularité des témoignages personnels et l'intérêt pour la généalogie sont deux facteurs qui ont favorisé, ces dernières années, la parution d'un grand nombre d'autobiographies. L'engouement pour ce genre d'ouvrage rejoint la redécouverte de l'individu et le recours aux analyses de trajectoires en sociologie et en histoire. On sait tout l'apport des autobiographies d'instituteurs dans l'historiographie française de l'éducation. Le livre de Lionel Allard *Souvenirs et rappels historiques* constitue un témoignage majeur pour l'histoire des enseignants et de l'organisation scolaire au Québec, mais parce qu'il s'inscrit dans une pratique d'écriture, de peinture et d'artisanat, entreprise par l'auteur à sa retraite et poursuivie bien au-delà de ses quatre-vingts ans. Cet ouvrage déborde le simple témoignage. Né en 1911, l'auteur a derrière lui une longue expérience dans l'enseignement où il a œuvré à la base, en tant qu'instituteur rural, puis comme inspecteur d'école en milieux rural et urbain. Par la suite, il a gravi rapidement les échelons de l'encadrement scolaire terminant sa carrière dans l'ébullition du nouveau ministère de l'Éducation. Au long de cet itinéraire d'instituteur, d'inspecteur et de fonctionnaire nous est livré un témoignage vivant et personnel sur l'école québécoise, depuis les années 1920 jusqu'à la fin des années 1960. C'est aussi l'histoire d'une mobilité.

C'est à travers ses souvenirs d'écolier gaspésien que Lionel Allard évoque l'école de rang, dont il a déjà fait le sujet d'un roman. Sa connaissance de l'organisation scolaire et sa curiosité toujours vive envers la pédagogie contribuent sans doute à mettre en forme ces *souvenirs et rappels historiques* que des documents et la mise à contribution de la mémoire d'autrui viennent ici et là préciser, mais qui demeurent principalement issus de son expérience. Ce témoignage érudit reconnaît d'ailleurs à chaque page l'oubli inéluctable d'une partie de ce qui est vécu. Plus que l'école, ce sont les apprentissages au sein de la famille qui semblent avoir surtout façonné l'enfant : apprentissage du travail et de la lecture auprès de la mère, travaux accomplis auprès du père, dont il a retenu minutieusement tous les gestes mais oublié le visage, ayant pourtant dix ans à sa mort. Lionel Allard évoque comme un secret de famille la tuberculose de son père à laquelle renvoie, suppose-t-il, tous ces décès d'enfants trop tôt disparus. Il apporte un témoignage discret et émouvant sur la dispersion des frères et sœurs chez les oncles et tantes après la mort de son père, puis le second exil de trois années dans un orphelinat où personne ne vint le visiter. Comment interpréter de telles pratiques coutumières, jamais expliquées à l'enfant, sans s'interroger avec compassion, comme le fait cet homme sensible et tourné vers la réflexion, sur la pauvreté et la maladie que connurent ses parents ? Et pourtant, ses propos, dans l'ensemble positifs, sur sa famille, sur l'orphelinat, sur ce qu'il y a reçu d'affection et d'enseignement des religieuses, préfigure déjà sa sortie du milieu social qui va s'opérer par l'instruction, avec la complicité de la mère et des religieuses de la famille. Après un retour de quelques années dans sa famille auprès d'un second père, qui lui transmet les tours de main de son métier de charpentier, le départ pour l'École normale Laval l'oriente vers la carrière d'instituteur sans que, dit-il, il ne l'ait vraiment choisie. Le nom reçu au baptême, tiré d'un feuilleton romanesque lu par sa mère, n'est-il pas le premier des dons que reçut cet homme, don de la culture amalgamée avec la vie, dans un milieu très démuné, peu loquace, mais riche en générosité, en courage et en valeurs humaines ?

L'auteur décrit tout aussi bien les richesses et les lacunes matérielles et intellectuelles de l'École normale : cadre physique, horaires, cours, loisirs, mode de recrutement du per-

sonnel. Ce portrait constitue en soi un document inestimable sur la sociologie d'une institution et d'une époque : description matérielle de l'école rurale de l'Ancienne-Lorette dans les années 1930 où l'auteur débute sa carrière à dix-huit ans, maigres émoluments du personnel enseignant qui révèlent les attitudes des commissaires et du milieu à l'égard de l'éducation donnée aux enfants dans des manufactures désaffectées, puis dans une construction que les habitants appelaient eux-mêmes « le poulailler ». Pour atteindre les enfants et les parents éloignés de la culture scolaire, le jeune instituteur puise dans les savoirs appris dans son enfance, travail du bois, amour de la nature, entraide et travail d'équipe, de quoi susciter l'intérêt pour des apprentissages impossibles à transmettre uniquement par l'enseignement livresque. Aux enfants il cherche à donner ce qu'il a reçu, le goût du travail manuel, l'amour des oiseaux, du théâtre, une petite bibliothèque constituée à partir des prix d'écoliers, un endroit où puiser cet amour du livre et de la lecture, qui fut son soutien à l'orphelinat. Par le regroupement avec des collègues, la fréquentation d'une librairie, ces jeunes instituteurs des années 1930 cherchent à sortir de l'isolement et mettent en place les assises matérielles et intellectuelles d'une profession jusque-là impossible à poursuivre au-delà de quelques années. Sur l'inspection des écoles, longuement traitée, on apprend entre autres le rôle étonnant, mais combien utile, de l'inspecteur rural dans un système doté de peu de moyens, car il a mandat de vérifier non seulement la qualité de l'enseignement et le classement des élèves, mais aussi l'état habituellement délabré des maisons d'enseignement et la pauvreté du matériel scolaire.

Vétusté des lieux, pauvreté des moyens, inégalité des chances, c'est cela que la réforme de l'éducation des années 1960 visait à corriger dans le sillage d'une prospérité nouvelle et d'une modernité convoitée. Le témoignage de Lionel Allard vient à propos nous rappeler qu'en détruisant un système scolaire depuis longtemps inadapté mais en supprimant son mode d'évaluation qu'était l'inspection scolaire, la réforme mit parfois de côté une richesse de savoirs, d'expériences et de volonté d'innover qui avait permis à une élite enseignante ayant elle-même bien peu reçu de créer de toutes pièces la valeur « éducation » sur laquelle cette réforme venait s'appuyer.

Denise Lemieux

INRS-IQRC.

Jacques CASTONGUAY, *Philippe Aubert de Gaspé. Seigneur et homme de lettres*, Sillery, Septentrion, 1991, 204 p.

Ce livre retrace la vie de Philippe Aubert de Gaspé, auteur du premier classique de la littérature canadienne, *Les Anciens Canadiens*. Au dire du préfacier, cette « première biographie » d'Aubert de Gaspé (p. 7) nous fait découvrir « une personne déchirée, torturée, pleine de contradictions, hésitante, généreuse, ambivalente : un homme quoi ! » (p. 8). Elle fait suite à un premier ouvrage abondamment illustré de l'auteur sur la seigneurie de Port-Joly qui fut la propriété de la famille Aubert de Gaspé.